

Dieu avec nous : Les affaires étonnantes du Père

Luc 2, 41-52

« Ne saviez-vous pas qu'il fallait que je m'occupe des affaires de mon Père ? »

Quelle claque pour le pauvre Joseph ! Lui qui a pris chez lui Marie, qui a accepté qu'elle soit sa femme malgré la honte d'un enfant hors mariage, lui qui a accompli tous les actes d'un père responsable, le voilà balayé d'un revers de manche par un enfant de 12 ans qui a l'air de faire sa crise d'adolescence.

Il est vrai que l'Évangile de Luc est particulièrement silencieux sur la personnalité de Joseph. Dans tous les récits d'enfance, c'est par Marie que passe l'accomplissement de la promesse de Dieu. Nulle annonce à Joseph, nulle fuite en Égypte, Joseph y est inexistant. Pourtant, dans ce passage où l'enfant a grandi, Marie dit bien : « ton père et moi nous te cherchions avec angoisse ». Mais il semble bien qu'il y ait erreur sur la personne : Jésus se revendique d'un autre père que celui qui le cherche tout angoissé avec Marie.

En ce quatrième dimanche de l'avent, nous voici devant une facette particulière de ce « Dieu avec nous » dont nous parlait le prophète Esaïe : Dieu, Père des hommes. Mais de quel père parle-t-on ?

Dans la famille de Jésus que la tradition appelle la Sainte Famille, tout est bancal, extrêmement moderne en même temps : le père n'est pas le père, puisque c'est un père adoptif, et la mère qui pourrait être indiscutable parce qu'elle est la mère naturelle, a ceci de gênant puisque qu'on rajoute qu'elle est vierge. Et dans ce passage de Luc, le fils n'est pas le fils. Il se revendique d'un autre père, puisqu'il reconnaît le temple comme la maison de son père, plutôt que la maison familiale de Nazareth.

Ce récit d'enfance est un récit d'origine, au même titre que les récits d'annonciation, de généalogie ou de naissance de l'enfant Jésus. Car, même si Jésus est né et est déjà âgé de douze ans, ce sont les premières paroles qu'on lui prête. Les premiers mots d'enfant conscient de son existence, de sa place, de ce qu'il est et doit être dans sa vie et sa première confession de foi.

C'est le fils qui est présenté ici, « l'enfant Jésus » dit le texte, et cette filiation a ceci de particulier qu'elle se laisse saisir dans le contexte de la Pâque. Jésus fête la commémoration du passage de la mer Rouge par le peuple hébreu, il fête la libération du peuple qui était en esclavage. Il est venu à Jérusalem avec ses parents pour la fête des pains sans levain. Mais au lieu de rentrer chez lui avec eux à la fin, il se prête lui-même à un rite de passage en allant discuter la loi de Moïse avec les docteurs de la loi dans le temple. Tout, dans cette histoire est fait d'allers et de retours, comme en écho à un autre texte de Luc : le récit des pèlerins d'Emmaüs. Après la mort de Jésus, ces deux voyageurs vont assister à une épiphanie au moment même où ils pensent qu'ils ont perdu Jésus, où ils repartent de Jérusalem déçus de cette histoire qui finit mal. Ils partagent le pain avec un

étranger, comme dans une nouvelle Pâque, et ils reconnaissent en lui le ressuscité ; ils rebroussement alors chemin et retournent à Jérusalem.

Joseph et Marie sont comme ces pèlerins qui rentrent chez eux et vont être saisis par la perte. Ils ne retrouvent plus leur fils premier-né ; celui qui deviendra le crucifié préfigure sa propre perte pour ses parents angoissés. Mais il est aussi le ressuscité, celui qu'il faut aller rechercher en se retournant sur le chemin. Joseph et Marie, comme les pèlerins de la résurrection, refont le voyage en sens inverse. L'Évangéliste utilise, pour parler de Joseph et Marie, le même verbe que pour parler du retournement des deux pèlerins de la Pâque du Seigneur.

L'enfant Jésus, qui dialogue avec les docteurs de la loi dans le temple, a donc valeur d'épiphanie pour les parents qui reviennent le chercher. Et même si Marie l'interpelle en lui disant : « enfant » en utilisant le mot même qui désigne l'enfant qu'on met au monde « mon enfant », Jésus n'est plus celui qui est né d'elle ; il est déjà celui qui naîtra de cette nouvelle naissance qu'on appelle « résurrection ».

D'une Pâque à une autre, l'enfant dont nous attendons la naissance à Noël est un nouveau Moïse qui libère tout un peuple déjà guidé, déjà libéré, mais qui peine encore à vivre de cette libération. Comme au moment de la naissance de Jésus, Marie « garde en son cœur toutes ces choses » : elle est comme ce peuple de Dieu, grosse de cette promesse de Dieu dont la gestation n'en finit pas de se prolonger, sans qu'aucune vie nouvelle n'advienne. Une attente interminable.

Nous sommes tous dans l'attente, et une attente que nous gardons dans nos cœurs jusqu'au moment où enfin des choses nouvelles pourront advenir, jusqu'au moment où enfin des choses de Dieu pourront se révéler. Nous avons devant nous cette nouvelle naissance avec Dieu, cette nouvelle filiation qui nous invite à devenir enfants de Dieu, mais nous peinons à accomplir ce chemin de retour sur nous-mêmes, cette conversion qui nous procure une origine échappant à toutes les marques de finitude de notre humanité. Jésus échappe ; il échappe au moment de ses douze ans quand ses parents le cherchent, mais il échappe aussi au moment de la résurrection quand on le croit mort, enfermé dans un tombeau. C'est cette libération qui est sans cesse devant nous, et que nous devons arriver à vivre enfin.

Cette année, l'avent, pour nous, n'en finit pas d'advenir. Nous sommes sur un chemin qui s'étire et se coupe au gré des aléas d'une pandémie qui nous paralyse. Nous avons intégré cette paralysie, cette façon de dire nous ne pouvons pas nous projeter dans l'avenir. Nous sommes en train de chercher nous aussi, et peut-être avec angoisse pour beaucoup, ce que nous avons réellement mis au monde cette année, ce que nous avons fait de ce temps et ce que nous pourrions faire demain. Alors que nous croyons trouver notre avenir au bout de

ce chemin difficile, alors que nous voudrions oublier cet épisode frustrant, nous sommes poussés par l'Évangile à faire demi-tour, à repartir de là où notre Père nous attend pour que nous nous occupions de ses affaires. Comme si cet épisode de perte de repère nous faisait comprendre que nous sommes passés à côté de l'essentiel de notre vie dans beaucoup de domaines. Comme si nous avions cheminé en laissant derrière nous des choses dont nous ne sommes jamais occupés réellement.

Mais quelles sont-elles ces affaires du Père dont nous sommes héritiers ?

Dans le temple de Jérusalem, Jésus parle avec les docteurs de la loi ; il parle sans doute de cette loi de Moïse donnée au peuple pour vivre sans se perdre. Jésus, lui, ne semble pas s'être égaré en chemin ; il est venu précisément là où l'on parle de la loi. Il est venu discuter de ces jalons posés sur sa route et qui lui serviront à ne pas se perdre dans son ministère, dans sa façon de vivre, dans sa façon d'être enfant de Dieu. Ces mots étonnent, ces questions frappent l'esprit des adultes qui parlent avec lui, et l'intelligence de ses réponses est éblouissante. Et quand ses parents le retrouvent enfin, il semble se trouver là où est sa place, dans la maison de son Père, à s'occuper de ses affaires comme un héritier digne de l'héritage qu'il a reçu. Cette loi que Jésus discute se résume en deux commandements : aimer Dieu de tout son cœur, de toute sa force et de toute son intelligence et aimer son prochain comme soi-même.

C'est sans doute de l'alliance de ces deux commandements indissociables dont parle Jésus avec les docteurs de la loi. Car sa loi à lui, c'est celle selon laquelle le ciel et la terre entrent en parfaite adéquation. Celle selon laquelle, l'amour de Dieu enfante l'amour pour l'homme.

Difficile pour nous de donner corps à cet amour fraternel que nous inspire la loi de Dieu selon Jésus. Difficile de se fier à l'intelligence, de poser les bonnes questions et d'obtenir des réponses alors que tout est incertain, remis en question semaines après semaines et parfois jour après jour. Nos habitudes sont empêchées, nos projets sont arrêtés, et nos rapports sociaux sont distendus, parfois rendus impossibles. Sur la route de nos habitudes, un virus est venu tout détraquer et perturber dangereusement notre insouciance. Et cela dure depuis plus de neuf mois. Et ce temps de gestation ne semble pas annoncer son terme.

Comme souvent dans l'Évangile, pour parler du temps qui fait problème, on utilise des images d'espace. Ce chemin d'insouciance de Marie et de Joseph qui repartent de Jérusalem avec le sentiment du devoir accompli dans ce rite de la fête de Pâques et qui en perdent jusqu'au souci de leur fils, ce chemin nous parle d'un chemin sur lequel les choses de Dieu sont réglées, reléguées dans les habitudes d'une pratique religieuse qui pourrait se reproduire sans cesse, sans même qu'il soit question de Dieu et de ce qu'on en fait pour les autres. Ce chemin nous parle de l'habitude des êtres chers qui ne se voient plus, à force de se voir chaque jour. Mais il nous parle aussi de l'arrêt brutal du cheminement de l'habitude et de la nécessité de revenir sur ses pas et de mesurer ce qui compte vraiment pour nous.

En trouvant Jésus dans le temple avec les docteurs de la loi, Marie et Joseph trouvent un enfant qui

est déjà ressuscité par l'amour de Dieu. Ils le découvrent autre, comme si leurs yeux s'étaient ouverts sur un enfant auquel ils s'étaient habitués, comme si la conscience de la perte les avait tout à coup éclairés. Et pour parler de cet amour qui le ressuscite, Jésus utilise le mot de « Père ». Pour un chrétien, ce mot va de soi quand il s'agit de Dieu. Pourtant les autres religions n'emploient pas cette figure paternelle pour parler de Dieu : l'Éternel ou le Miséricordieux ne sont pas le Père.

Dans l'épiphanie de Jésus comme fils de Dieu, ce moment où sa filiation avec Dieu est manifestée, se produit en même temps une *théophanie* du Dieu Père ; une révélation d'un Dieu qui est Père pour les hommes.

Ce Père n'est pas le père naturel, il n'est pas le géniteur, il est Père par amour de son fils. Il est Père parce qu'il suscite la vie de son fils. Il suscite en lui une vie libre. Une vie qui n'est pas prise dans les chaînes de toutes les limites naturelles, mais une vie qui transcende toutes ces limites. Dieu est Père parce qu'il offre par amour à ses enfants la liberté d'être, un horizon. Avec tous les possibles qui sont devant eux, avec toutes les promesses que la vie offre. Un Père qui libère. Pas le père qu'il faudrait tuer symboliquement pour passer outre son image d'autorité, afin de s'affirmer et trouver sa place, mais un père qui au contraire encourage à vivre libre et qui offre une loi pour montrer son amour, une loi qui empêche de se perdre, une loi qui ramène sans cesse à l'essentiel : l'amour de Dieu et l'amour des autres. Jésus a désobéi à ses parents pour mieux obéir à celui qu'il appelle son Père. Il ne l'a pas fait contre ses parents, mais pour accomplir sa vie. Une vie d'enfant de Dieu, aimé de lui, comme il sera déclaré au moment de son baptême : « celui-ci est mon fils bien-aimé ».

Notre chemin est difficile, chers amis, et bien souvent, nous avons le sentiment de marcher dans les ténèbres. Pourtant, nous pouvons à tout moment nous retourner sur ce chemin et aller retrouver l'essentiel de notre vie d'enfant de Dieu en aimant celui qui est notre Père et en aimant tous ceux qui, avec lui, sont nos frères et sœurs.

En ce temps de l'avent, certains auront la chance de retrouver une partie de leur famille, des amis, d'autres devront attendre encore, d'autres enfin n'auront pas de famille ou d'amis à attendre. Pour tous, il existe un Père qui les aime et qui existe au-delà de ces entraves avec lesquelles nous vivons aujourd'hui. Il nous libère pour que nous puissions nous occuper de ses affaires. Des affaires d'amour, de fraternité, de solidarité, des affaires de foi en Dieu et en l'homme. Nous avons un royaume à construire et le chemin est plein d'embûches. Mais le Dieu qui veille sur nous veille sur nous comme il veillerait sur des enfants. Il fait en sorte que nous ne nous perdions pas. Alors : que ce temps de Noël soit le temps de la résurrection d'un amour perdu en chemin, le temps où tous les enfants bien-aimés du Père pourront accomplir ses affaires étonnantes et faire de ce monde, non pas le monde d'après, mais le monde promis par un Dieu qui nous aime ! AMEN.